

*Simon Leys*  
Le Studio  
de l'inutilité

essais

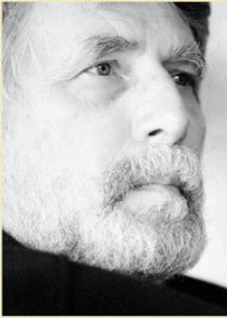
**SIMON LEYS**  
*raconte*

**BARTHES, CONRAD,  
ORWELL, MICHAUX,  
LIU XIAOBO,  
LA CHINE ET LA MER**

Flammariion

# Le Studio de l'inutilité

Simon  
Leys



Dans sa jeunesse, Simon Leys passa deux ans dans une cahute de Hong Kong en compagnie de trois amis, une période bénie où « l'étude et la vie ne formaient plus qu'une seule et même entreprise ». C'est en souvenir de ce gîte régi par l'échange et l'émulation, surnommé « Le Studio de l'inutilité », qu'il a baptisé ce recueil consacré à ses domaines de prédilection : la littérature, la Chine et la mer. Il y éclaire la « belgitude » d'Henri Michaux, dépeint la personnalité de George Orwell, analyse les rouages du génocide cambodgien, épingle les notes de Barthes visitant la Chine maoïste, débrouille les énigmes du « miracle chinois » à la lumière tragique des analyses de Liu Xiaobo, Prix Nobel de la Paix toujours emprisonné. Infiltrait de salutaires accrocs à la pensée unique, Leys fait partager ses curiosités et ses admirations, ses enthousiasmes et ses indignations. Ce *Studio* est une ode au savoir « inutile » et à la quête désintéressée de la vérité.

*Né en 1935 à Bruxelles, mais installé en Australie, Simon Leys est l'auteur d'une œuvre célébrée, des Habits neufs du Président Mao aux Naufragés du Batavia en passant par Protée et autres essais (Prix Renaudot 2001), sans oublier La Mort de Napoléon.*

Flammarion

Extrait de la publication

# Le Studio de l'inutilité

## Du même auteur

- Les Propos sur la peinture du Moine Citrouille-Amère\**, traduction et commentaires du traité de Shitao, IBHEC, 1970 ; Hermann, 1984, 2000 ; Plon, 2007.
- La Vie et l'Œuvre de Su Renshan, rebelle, peintre et fou\**, UER Asie Orientale Université Paris 7, 1970.
- Les Habits neufs du président Mao*, Champ libre, 1971 ; LGF 1989 ; Ivrea, 2009.
- Ombres chinoises*, UGE 10/18 1976 ; Robert Laffont 1976, prix quinquennal de la Communauté française de Belgique
- Images brisées*, Robert Laffont, 1976.
- La Forêt en feu : essais sur la culture et la politique chinoises*, Hermann, 1983.
- Orwell, ou l'horreur de la politique*, Hermann, 1984 ; Plon, 2006.
- La Mort de Napoléon*, Hermann 1986, Plon 2005.
- L'Humour, l'Honneur, l'Horreur : essais sur la culture et la politique chinoises*, Robert Laffont, 1991.
- Essais sur la Chine*, Robert Laffont, 1999.
- L'Ange et le Cachalot*, Seuil, 1998 ; Points-Essais, 2002.
- Protée et autres essais*, Gallimard, 2001.
- Les Naufragés du Batavia*, suivi de *Prosper*, Arléa 2003 ; Points-Seuil, 2005, prix Guizot-Calvados.
- La Mer dans la littérature française : de François Rabelais à Pierre Loti*, Plon, 2003.
- Les Idées des autres, idiosyncratiquement compilées pour l'amusement des lecteurs oisifs*, Plon, 2005.
- Le Bonheur des petits poissons*, J.-C. Lattès, 2008.

\* Ouvrages publiés sous le nom de Pierre Ryckmans.

(suite en fin d'ouvrage)

Simon Leys

# Le Studio de l'inutilité

*essais*

Flammarion

*Ouvrage publié sous la direction de Minh Tran Huy*

© Flammarion, 2012.  
ISBN : 978-2-0812-8335-0

## *En guise de liminaire*

### LE STUDIO DE L'INUTILITÉ

Les gens comprennent tous l'utilité de ce qui est utile, mais ils ignorent l'utilité de l'inutile.

Zhuang Zi

Dans la Chine traditionnelle, les lettrés, les poètes et les artistes avaient l'habitude de donner des noms évocateurs ou inspirés à leurs résidences, ermitages, studios ou ateliers. En fait, quelquefois ils ne possédaient pas de résidence, ni d'ermitage, studio ou atelier – et parfois, pas même un toit au-dessus de leur tête – mais l'existence ou la non-existence d'un support matériel pour un Nom est une question dont nul d'entre eux ne se serait jamais fort préoccupé. Et on peut d'ailleurs se demander si l'une des plus profondes séductions de la culture chinoise ne réside pas précisément dans cette puissante vertu dont elle investit l'Écrit. Ce n'est pas une idée abstraite que j'avance ici mais une réalité vivante. Laissez-moi vous en donner juste une modeste illustration, qui me frappa jadis, quand j'étais encore un jeune étudiant ignorant.

## *En guise de liminaire*

À Singapour, je fréquentais assez régulièrement un petit cinéma où l'on montrait des films d'opéra de Pékin. Le cinéma en question était une installation rustique, plantée à ciel ouvert dans un pré, en bordure de la grand-route (à cette époque, Singapour possédait encore un espace campagnard) : une palissade entourait deux douzaines de rangées de sièges, faites de longues planches reposant sur des tréteaux. Durant la saison des pluies, il y avait toujours une grosse averse en fin d'après-midi ; à la nuit tombée, quand la séance commençait, bien souvent les planches n'avaient pas eu le temps de sécher ; et aussi, au guichet, en achetant votre ticket, vous receviez une petite liasse de vieux journaux pour protéger votre postérieur de l'humidité. Tout dans ce cinéma respirait le bricolage et l'improvisation – tout, sauf l'enseigne qui, surmontant le porche, proclamait le nom de l'établissement : une splendide calligraphie – deux grands caractères tracés d'un pinceau large et généreux, *Wen Guang*, que l'on pourrait traduire « Lumière de la Civilisation », ou « Lumière de l'Écrit » (c'est la même chose). Mais un peu plus tard, durant la séance, assis sous les étoiles, et contemplant sur l'écran la sublime interprétation de Ma Lianliang dans le rôle d'un sagace ministre des Trois Royaumes (III<sup>e</sup> siècle), vous deviez bien convenir que cette « Lumière de la Civilisation » n'était pas une hâblerie creuse.

Mais revenons au Studio de l'inutilité : c'était une cahute située au cœur d'un bidonville de réfugiés à Hong Kong (côté Kowloon). Pour s'y rendre de nuit, il fallait se munir d'une torche électrique, car il n'y



## *Le Studio de l'inutilité*

avait là ni routes ni réverbères – seulement un dédale de sentes obscures qui louvoyaient dans un chaos de baraques boiteuses. Un égout à ciel ouvert longea le sentier, et de gros rats déboulaient sous les pieds des passants.

Pendant deux ans, je bénéficiai là de la fraternelle hospitalité d'un ancien condisciple que j'avais connu à Taiwan ; c'était un artiste – calligraphe et graveur de sceaux – et il partageait son logement avec deux autres étudiants – un philologue et un historien. Nous ne disposions que d'une salle commune où nous dormions sur des couchettes superposées. Cette pièce était encombrée d'un fatras de bouquins et d'effets divers ; c'eût été un véritable taudis, n'était-ce que sa crasse et son désordre se trouvaient spectaculairement rachetés par une œuvre de mon ami : une grande calligraphie (en style sigillaire archaïque) était accrochée au mur, *Wu Yong Tang*, « le Studio de l'inutilité ». Interprétée de façon littérale, cette inscription aurait pu présenter une touche d'humour et d'autodérision ; en fait, elle comportait un double sens qui ne manquait pas d'un fier toupet : ces mots avaient été choisis par notre camarade philologue qui était un garçon fort érudit, et ils faisaient allusion à un passage du *Classique des Mutations* (Yi Jing), le plus ancien, le plus sacré (et le plus obscur) de tous les classiques chinois, passage dans lequel il est écrit que « le dragon du printemps est inutile » – ce qui signifie (selon un commentaire traditionnel) que, dans leur jeunesse et durant leur période de formation, les talents des hommes vraiment supérieurs (et promis à un brillant avenir) doivent rester cachés.

## *En guise de liminaire*

Je passai donc deux ans dans le Studio de l'inutilité ; ce furent des années intenses et joyeuses ; pour moi, l'étude et la vie ne formaient plus qu'une seule et même entreprise, d'un intérêt inépuisable ; mes amis devenaient mes maîtres, et mes maîtres, des amis. On trouve la meilleure description de ce genre d'expérience dans le grand classique de John Henry Newman, *The Idea of a University* ; Newman y fait une affirmation extraordinairement audacieuse – il dit que, s'il avait à choisir entre deux types d'université, l'un où d'éminents professeurs dispensent leur enseignement à des étudiants qui ne viennent là que pour assister aux cours et pour présenter des examens, et l'autre, où il n'y aurait ni professeurs, ni cours, ni examens, ni diplômes, mais où les étudiants vivraient simplement ensemble pendant quelque deux ou trois ans –, il opterait pour ce second type, et il conclut : « Comment expliquer ceci ? Quand une foule de jeunes gens, enthousiastes, ouverts, capables de sympathie et d'observation comme le sont tous les jeunes, se trouvent rassemblés et se fréquentent librement les uns les autres, ils vont nécessairement apprendre quantité de choses du seul fait de ces échanges, même sans personne pour leur donner cours ; la conversation de tous est une série de leçons pour chacun, et ils acquièrent ainsi de nouvelles idées et des vues inédites, une nourriture originale pour la pensée, de clairs principes pour le jugement et l'action quotidienne. »

J'espère être resté fidèle à l'enseignement du Studio de l'inutilité – pas nécessairement dans le sens où l'entendaient mes camarades (car je crains bien

## *Le Studio de l'inutilité*

de n'être pas précisément de la race des dragons !) mais au moins dans le sens plus évident que lui a donné Zhuang Zi (cité en commençant). Cette aspiration-là est-elle plus modeste – ou plus ambitieuse ? Après tout, cette sorte d'inutilité-là est le fondement même de toutes les valeurs essentielles de notre commune humanité.

S.L.  
Canberra, juin 2011.



# Littérature



## BELGITUDE DE MICHAUX

Georges Perros qui était un lecteur merveilleusement sensible [...] m'avait dit : « Même si on ne sait rien de sa biographie, en lisant bien Henri Michaux, on est forcé de voir qu'il est belge. »

Michel Butor

Ce besoin d'approfondir, cette insistance [de Michaux] n'est pas française. L'avantage et l'inconvénient d'être né à Bruxelles<sup>1</sup>.

Cioran

### En Belgique

Je plie  
Je coule  
Je m'appuie sur les coups qu'on me porte  
[...]  
Et toi, qui en misère as abondance

---

1. Notez qu'en fait Michaux n'est pas né à Bruxelles, mais à Namur. (C'est encore plus fort !)

## Littérature

Et toi,  
Par ta soif, du moins tu es soleil  
Épervier de ta faiblesse, domine !

Henri Michaux, *Épreuves, exorcismes*

Les artistes qui se contentent de développer leurs dons n'arrivent finalement pas à grand-chose. Ceux qui laissent vraiment une trace sont ceux qui ont la force et le courage d'explorer et d'exploiter leurs carences. Dès le début, Michaux en eut l'intuition : « Je suis né troué », et il sut en tirer parti avec génie. « J'ai sept ou huit sens. Un d'eux : celui du manque [...] Il y a de ces maladies, si on les guérit, à l'homme, il ne reste rien. » Aussi faut-il bien prendre ses précautions : « Toujours garder en réserve de l'inadaptation. » Mais sur ce chapitre, de naissance, il était bien équipé.

Car, pour commencer, Michaux était belge. Non seulement il était belge, mais par-dessus le marché (comme on vient de le remarquer) il était de Namur – la province d'une province. (Les Français racontent des histoires belges ; les Belges, eux, racontent des histoires namuroises.) Jorge Luis Borges, qui était lui-même assez bien placé pour apprécier la chose (car Buenos Aires n'est pas exactement le nombril de notre planète), a souligné (à propos de Michaux, précisément) tout l'avantage qu'on peut retirer d'une origine culturellement marginale : « Un écrivain né dans un grand pays court le risque de présupposer que la culture de sa patrie lui suffit. Paradoxalement, c'est lui qui tend ainsi à être provincial<sup>1</sup>. »

---

1. Cioran, qui avait sympathisé en profondeur et avec Michaux, et avec Borges, écrivait à propos de ce dernier, à la



## *Belgitude de Michaux*

Au fond, la belgitude c'est cette conscience diffuse d'un manque. Tout d'abord, il y a ce manque d'une langue. Dans leur usage du français, les Belges sont taraudés d'incertitudes. Les uns trébuchent dans des ornières wallonnes, les autres pataugent dans un marécage de tournures flamandes. Troublés, inquiets, ils boitent tantôt d'un pied, tantôt de l'autre. Mais pour Michaux, l'infirmité fut encore plus corsée : né au fond de la Wallonie, puis claquemuré tout gosse dans un pensionnat entièrement flamand, il réussit cette singulière prouesse de commencer son existence en souffrant des DEUX handicaps à la fois <sup>1</sup>.

---

lumière de sa propre expérience : « À 20 ans, le Balkan ne pouvait plus rien m'offrir. C'est le drame, et l'avantage aussi, d'être né dans un espace culturel mineur, quelconque. L'étranger était devenu mon dieu. D'où cette soif de pérégriner à travers les littératures et les philosophies, de les dévorer avec une ardeur malade. Ce qui se passe à l'est de l'Europe doit nécessairement se passer dans les pays d'Amérique latine, et j'ai remarqué que ses représentants sont infiniment plus informés, plus cultivés que ne le sont les Occidentaux, incurablement provinciaux. Ni en France, ni en Angleterre, je ne vois quelqu'un qui ait une curiosité comparable à celle de Borges, une curiosité poussée jusqu'à la manie, jusqu'au vice, je dis bien vice, car en matière d'art et de réflexion, tout ce qui ne tourne pas en ferveur quelque peu perverse est superficiel, donc irréal... Borges, destiné, acculé à l'universalité, contraint d'exercer son esprit dans toutes les directions, ne serait-ce que pour échapper à l'asphyxie argentine. C'est le néant sud-américain qui rend les écrivains de tout un continent plus ouverts, plus vivants et plus divers que ne le sont les Européens de l'Ouest paralysés par leurs traditions et incapables de sortir de leur prestigieuse sclérose. »

1. À Jacques Brosse qui lui disait avoir rédigé sans effort le compte-rendu d'une expérience psychologique, Michaux rétorque avec envie : « Ah ! vous évidemment, ce n'est pas la

## Littérature

Bien sûr, il s'est tôt débarrassé du wallon, et il a complètement oublié le flamand de son enfance, mais il lui en est quand même resté ceci, qui est essentiel et qui imprime une saveur distincte à sa diction : « Je ne pense pas toujours directement en français. » Cette situation l'a du reste rendu particulièrement sensible à la relation méfiante, maladroite et hésitante que ses compatriotes entretiennent avec le langage. Dans un de ses tout premiers textes, il observait déjà qu'en Belgique « l'injure la plus courante est *stoeffen* qui se traduit de la sorte : homme prétentieux, poseur. Le Belge a peur de la prétention [...], surtout de la prétention des mots dits ou écrits. De là son accent, cette fameuse façon de parler le français. Le secret est tel : le Belge croit que les mots sont prétentieux. Il les empâte et les étouffe tant qu'il peut, tant qu'ils soient devenus inoffensifs, bon

---

même chose ; vous écrivez dans votre langue maternelle ! – Vous n'allez tout de même pas me dire qu'on ne parle pas le français à Namur ? – Ce n'est pas le français qu'on y parle, mais le wallon ! » Puis dans ce pensionnat de Campine où on l'avait enfermé à l'âge de 7 ans, « entouré de petits paysans puants » et brutaux qui ne parlaient que leur dialecte, « le flamand devint ma deuxième langue, que je parlais comme le français, sinon mieux ». Et il confia au cours d'un entretien : « Savez-vous que, pendant mon adolescence, j'ai un moment pensé écrire en flamand ? » C'est en lisant Guido Gezelle qu'il eut la toute première révélation de la poésie : « Gezelle était le grand bonhomme. Mais j'ai tout de suite senti que je ne pourrai jamais l'égaliser. » Il faut dire en effet que le prêtre poète ouest-flandrien avait réussi à créer dans son obscur patois une sublime musique verbale – pour quiconque en a fait l'expérience sur les bancs de l'école, ces vers restent à jamais gravés dans la mémoire.

## *Belgitude de Michaux*

enfant. Parler se doit faire, pense-t-il, comme ouvrir son portefeuille, en cachant les billets de mille, ou comme signal d'alarme en cas d'accident – encore parle-t-il avec force gestes, ceux-ci faisant passer le mot. »

Puis il y a le manque d'espace. « Ce pays triste et surpeuplé... une campagne argileuse qui clapote sous le pied, terre à grenouille... pas vide. Qu'est-ce qui est vide dans ce pays ? N'importe où l'on plonge la main, on tire des betteraves ou des pommes de terre, ou un navet, ou un rutabaga ; de la bourre d'estomac ; pour le bétail et pour toute cette race mangeuse de farineux autant qu'il se peut, et de lourdeurs. Quelques rivières sales, lentes, défaites et qui ne savent où aller. Cheminez, cercueils ! [...] Une campagne de petites montagnes d'excursionnistes ; des files interminables montent, descendent, en lacet, en colimaçon ; fourmis, fourmis de ce pays laborieux, laborieux entre tous... »

L'Europe compte bon nombre de petits pays : mais celui-ci est bien le seul, semble-t-il, à s'enorgueillir de son exigüité. Il proclame sa petitesse, il la revendique avec satisfaction, il s'y complaît, il s'en drape comme d'un étendard. Avez-vous jamais entendu des Hollandais, des Danois, des Portugais ou des Suisses, qui se qualifiaient de « petits Hollandais », « petits Danois », etc. ? Et d'ailleurs, telle qu'elle est pour l'instant, la Belgique se sent inconfortable, elle est mal à l'aise – elle se trouve encore *trop grande* ! Elle voudrait se faire toujours plus petite, et elle y arrivera. De nouveaux plans sont à l'étude, qui lui permettront de se fragmenter davantage ; de se scin-

der en multiples tronçons, découpés de plus en plus menus, et qui pourront frétiller en toute autonomie comme un lombric tranché par la bêche du jardinier.

Mais, depuis sa naissance, le plus accablant pour Michaux, ce sont les gens : « Les Belges furent les premiers humains dont j'ai eu l'occasion d'être honteux. »

« Race au nez luisant ! race infecte qui pend, qui traîne, qui coule, voilà la race au milieu de laquelle il est né. Pauvres nombreux, ou plutôt tout petits riches. Riches [...] Peuple bouffi, mais avec des tas de forces en dedans, pas nobles, mais qui poussent. » Ce mal originel est très intime : « Me suis toujours senti étranger à ma famille... Plus loin je retourne en mon enfance, plus forte je trouve l'impression d'être étranger chez mes parents. »

Coupable d'être étranger chez soi, il faut absolument se découvrir un ailleurs pour légitimer cette alarmante condition. Mais où fuir ? « Cette campagne flamande ! On ne peut pas la regarder sans douter de tout. Ces maisons basses qui n'ont pas osé un étage vers le ciel, puis tout à coup file en l'air un haut clocher d'église, comme s'il n'y avait que ça en l'homme qui pût monter, qui ait sa chance en hauteur. » Lui aussi il avait cherché « sa chance en hauteur » : son premier désir fut d'être un saint. De ce désir-là, hélas ! on revient après un temps, mais jamais on ne s'en guérit, ni ne s'en console : « Mon père refuse de me laisser entrer chez les Bénédictins... Le rêve de mon adolescence eût été d'être un saint. Je tombai de haut – très désemparé

*Suite des ouvrages du même auteur*

Traductions :

Shen Fu, *Six récits au fil inconstant des jours\**, Larcier, 1966 ; Christian Bourgois, 1982.

Kouo Mo-jo, *Autobiographie – Mes années d'enfance\**, Gallimard, 1970.

Lu Xun, *La Mauvaise Herbe\**, UGE 10/18, 1975.

Confucius, *Entretiens*, Gallimard, 1987.

Jao Tsong-yi, *Peintures monochromes de Dun-Huang\**, École française d'Extrême-Orient, 1978.

Chen Jo-hsi, *Le Préfet Yin*, Denoël, 1980.

Richard Henri Dana, *Deux années sur le gaillard d'avant*, Laffont, 1990 ; Petite Bibliothèque Payot, 1995.

*The Analects of Confucius*, Norton, New York, 1997.

Illustrations :

Jeanne Ryckmans, *Les Deux Acrobates*, Seuil Jeunesse, 1998.

\* Ouvrages publiés sous le nom de Pierre Ryckmans.

Mise en page par Meta-systems  
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01ELJN000425.N001  
Dépôt légal : avril 2012